

Prométhée au banc des accusés

CyberProméthée, de Hervé Fischer, VLB éditeur, 354 p.

Jean-François Chassay

Number 193, November–December 2003

La frontière : récits de l'entre-deux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18686ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chassay, J.-F. (2003). Prométhée au banc des accusés / *CyberProméthée*, de Hervé Fischer, VLB éditeur, 354 p. *Spirale*, (193), 28–29.

PROMÉTHÉE AU BANC DES ACCUSÉS

CYBERPROMÉTHÉE de Hervé Fischer
VLB éditeur, 354 p.

DE TOUTES les frontières, symboliques ou réelles, auxquelles nous pouvons penser, celles de notre corps et de notre esprit proposent sans doute aujourd'hui les enjeux les plus ambigus. Les recherches en biogénétique ainsi que certaines avancées informatiques et technologiques qui y sont associées ont conduit, au cours des dernières années, à de nombreuses interrogations éthiques concernant les frontières de notre corps, ou ce qu'on pourrait nommer notre spécificité sémiotique : qu'est-ce qui nous constitue, que représentons-nous, comment nous définissons-nous, où se situe la frontière entre l'humain et le non-humain ? Et, bien sûr, quelles sont les dérives possibles auxquelles la recherche fondamentale pourrait conduire dans cette perspective ?

Inutile de tomber dans le fantasme du cyborg voulant devenir le maître du monde. Il existe déjà des exemples concrets de nouveaux problèmes éthiques soulevés par la recherche biomédicale. Hervé Fischer, dans *CyberProméthée*, donne de nombreux aperçus de ce qu'il nomme en sous-titre « *L'instinct de puissance à l'âge du numérique* », mais pas l'anecdote suivante, qui a fait beaucoup de bruit récemment au Canada anglais. Il s'agit de l'histoire d'un couple de lesbiennes sourdes qui élève aujourd'hui un petit garçon sourd. Cet enfant ne doit pas son état à la fatalité, mais bien à la volonté des parents. En effet, ils ont cherché avec beaucoup d'acharnement un donneur de sperme qui possédait le « bon » gène de la surdité. Acharnement, puisque les banques de sperme ont plutôt l'habitude d'éliminer les donneurs qui ont un handicap. Selon deux femmes, il aurait été trop difficile pour cet enfant de naître « normal » en étant élevé par des sourdes. La création volontaire d'enfants handicapés est ainsi considérée comme un bienfait, permis par les prouesses de la technoscience. On peut donc d'ores et déjà imaginer la création de villages d'aveugles qu'on aura développés en laboratoire, d'autres pour des quadraplégiques tout aussi « artificiels », etc. Ils vivront ensemble, isolés, dans le bonheur de leur handicap. En poussant l'argument au bout de sa logique, faudrait-il croire, comme Peter Sloterdijk l'écrivait dans *Essai d'intoxication volontaire*, que « *les invalides sont les précurseurs de l'homme de demain* » ? Voilà le genre de

situations, inimaginables il y a une décennie, auxquelles nous sommes confrontés et qu'interroge Hervé Fischer dans son dernier livre.

Le nouvel empire

Sociologue et philosophe, travaillant à la croisée de l'art, de la science et de la technologie, cofondateur et président de « Science pour tous », titulaire encore récemment de la chaire Daniel-Langlois des technologies numériques, Hervé Fischer occupe assurément une position privilégiée pour réfléchir sur les développements récents et les effets des technologies sur la société

une cyberphilosophie qui s'inspirerait du romantisme pour repenser le rapport du Sujet au monde. Celle-ci « *repose[rait] sur l'analyse critique des fantasmes de la technoscience et de l'imaginaire collectif contemporain* ».

Fonctionnant sur un mode fragmentaire (les dix-sept chapitres sont subdivisés en de nombreuses sous-sections qui font blocs) et dans un style parfois lyrique qui rappellent justement l'écriture romantique, l'auteur s'oppose à une puissance technologique qui ferait fi de l'humanisme et s'en prend avec raison à toute la religiosité qu'on retrouve dans l'utopie numérique (on songe notamment à Pierre Lévy exaltant « *la*



Ivan Binet, *Répertoire d'horizons*, 2000, détail de vue d'ensemble, galerie Vox, Montréal.

aujourd'hui, à l'ère de la rencontre entre le biomédical et le numérique. Son livre s'intéresse donc aux questions éthiques soulevées dans une société de plus en plus plongée dans le cyberspace, un *hypermonde*, ce qu'il nomme *CyberProméthée* parce qu'il s'agit « *du grand mythe de notre temps, celui qui inspire l'accomplissement dont nous rêvons aujourd'hui, et que nous croyons pouvoir atteindre grâce à la technoscience, aux technologies numériques et aux manipulations génétiques*. *CyberProméthée est la figure centrale de l'âge numérique, de nos grands projets, comme de nos illusions les plus naïves* ». Face à ce nouveau monde qui se met en place, Hervé Fischer prône le développement d'une nouvelle philosophie,

dimension transcendante de l'informatique » depuis *La machine univers* ou à Ray Kurzweil annonçant avec un dynamisme et un optimisme de scout notre passage prochain dans le monde des cyborgs grâce aux mutations génétiques et aux bienfaits de l'intelligence artificielle). « *Le vitrail cathodique de nos ordinateurs s'illuminera-t-il un jour d'une lumière céleste ?* » se demande ironiquement Fischer (à cela, on pourra répondre que la fiction s'est aussi posée la question, non moins ironiquement ; pensons à *Ce que pensait Roger* de John Updike ou à *Galatea 2.2* de Richard Powers, par exemple). Les dangers de la croyance dans le numérique pour Hervé Fischer concernent aussi bien la manipulation des gènes (notamment les

fameuses cellules souches ou « totipotentes ») et les modifications du corps humain que l'idée de breveter des organismes vivants, le retour à la pensée magique (entre autres choses : « pas moins de 2150 000 sites consacrés à l'astrologie sont recensés en 0,10 seconde par le moteur de recherche Google »), l'explosion du commerce électronique et les catastrophes provoquées en bourse par « l'hyperlibéralisme » et « l'économie imaginaire ».

On le voit, le propos ratisse large et repose sur une idée forte, celle de s'opposer à la « volonté de puissance » que les nouvelles technologies ont permis d'accroître et de transformer, pour le pire selon l'auteur qui a le sens de la formule et sait en user, parfois lapidairement (par exemple : « on tue aujourd'hui chaque jour le passé, comme on efface ses courriels et on jette les journaux »). Certes, l'auteur du *Choc du numérique* ne remet pas en question la révolution informatique récente, les espoirs qu'elle autorise et les ponts qu'elle permet d'établir entre différentes disciplines encore bien cloisonnées il y a peu. Mais toute révolution, par définition, provoque des outrances, des exagérations, qu'il importe ici de freiner si, comme l'auteur, on se refuse au « désenchantement du monde », pour reprendre la formule de Jacques Monod.

On ne reprochera pas à l'auteur sa passion, au contraire. Il s'agit d'un livre écrit pour provoquer des débats et on ne peut que souhaiter qu'il y parvienne. Très érudit et extrêmement informé, cet ouvrage offre une masse de renseignements utiles (et j'ajouterais même nécessaires pour ceux qui veulent comprendre les modifications de la société occidentale depuis une ou deux décennies). Voilà un livre comme on en espère toujours : provocant, audacieux, faisant preuve de subjectivité, affichant clairement ses ambitions.

Prométhée en bouc émissaire

Puisque le livre invite à la discussion, je soulèverai certains points qui méritent qu'on s'y attarde. Du point de vue de la méthode, si les nombreux exemples sont utiles et appuient bien le propos, leur accumulation nous éloigne parfois du cœur du débat en se confinant à l'anecdote. Que les anecdotes soient généralement fort significatives n'empêche pas qu'il aurait été possible dans certains cas d'en faire l'économie.

Le titre l'indique clairement, la figure de Prométhée est centrale dans ce livre, mais on peut en discuter l'interprétation. « Prométhée, c'est ce demi-dieu qui vola le feu de Zeus pour le donner aux hommes et fonder leur pouvoir et l'âge du feu. Aujourd'hui, il revient hanter l'humanité et se déchaîne à nouveau, exultant dans le rêve de puissance de l'âge du numérique. [...] Il nous promet le surhomme, celui d'un posthumanisme né du Choc du numérique. »

Il faut rappeler que l'intérêt de Prométhée tient à son ambiguïté fondamentale. Héros civilisateur et bienfaiteur des humains, apportant à ceux-ci le feu jusque-là réservé aux dieux — feu

qu'on associe selon les cas à la science, à la connaissance, au langage, voire à la conscience —, il est aussi perçu comme un apprenti sorcier bouffi d'orgueil, incapable de prendre acte des conséquences de son geste et d'en freiner les débordements. C'est manifestement cette deuxième option qu'Hervé Fischer a privilégiée. Pourtant, quand Prométhée par exemple est renvoyé au banc des accusés par le pape Jean-Paul II — ce dernier s'en prenait dans une lettre encyclique de 1995 aux chercheurs dans le domaine biomédical qui « attentent à la dignité humaine » et se prennent pour Prométhée —, c'est d'abord celui qui apporta la connaissance qui est condamné. Ce n'est pas pour rien que les attaques contre Prométhée viennent souvent de sources religieuses ou ont un fondement religieux : c'est bien celui qui ose prendre la place de Dieu qu'on attaque, celui qui veut développer la connaissance, celui qui veut créer. La volonté de créer un être à son image est, comme on le sait, l'un des plus vieux fantasmes de l'humanité qu'on retrouve dans la fiction depuis toujours. Doit-on imposer des limites à la connaissance? A-t-on le droit de se censurer? C'est cette question que soulève le mythe de Prométhée dont l'auteur voit l'ombre et l'influence sur l'humanité, celle-ci étant prête à remplacer le créateur « pour poursuivre et achever cette création selon ses propres attentes et y régner grâce à la science et à la technologie en cybersurhomme, nouveau demiurge doué de pouvoirs fabuleux ». Ciel, l'analyste ne se laisserait-il pas trop emporter par le pamphlétaire? N'aurait-il pas fallu ajouter que le *cyborg*, cet « homme-machine », n'est pas seulement une mécanique sans âme qu'on fantasme, mais qu'un porteur de stimulateur cardiaque en est également un, ce qu'on ne saurait regretter? N'aurait-il pas fallu aussi souligner plus nettement l'intérêt de ce que permet le diagnostic génétique préimplantatoire, la richesse potentielle des recherches sur les cellules souches embryonnaires? Dans ce dernier cas, est-ce qu'on ne peut pas dire que l'administration Bush agit comme si tous les chercheurs étaient d'horribles Prométhée en puissance? Loin de moi l'idée d'oublier les dérives potentielles de la recherche, mais il ne faut pas non plus que les automatismes éthiques remplacent la réflexion éthique. De même, dire que « les informaticiens sont les magiciens du nouvel âge » m'apparaît faire l'économie d'un certain nombre de nuances quand on connaît l'ampleur lobotomique de ce que représente ce mouvement tentaculaire, qui n'utilise généralement la science que pour faire de la (mauvaise) science-fiction (n'oublions pas que les arnaques d'Helena Petrovna Blavatsky, mère du mouvement *new age*, reposaient sur l'occultisme). Dans le même ordre d'idées, j'ai des doutes en lisant que « les hommes attendent de la science le bien et le progrès et oublient le mal qui en résulte tout autant ». Cela reste largement à démontrer, les médias servant souvent au contraire de caisses de résonance à un discours catastrophique sur les sciences ou sur des mystifications (pensons à la fantastique

autopromotion de Raël à laquelle les médias se sont pliés dans l'ensemble avec un manque de rigueur déplorable).

Bref, on a droit pour l'essentiel à un visage de Prométhée qui est ici mis de l'avant, ceci orientant l'analyse du monde contemporain. Celle-ci n'est en rien fautive, mais on a quand même très souvent envie de dire « oui, mais... » Par exemple, quand Hervé Fischer affirme que « dans les sciences, c'est notre négation qui s'est imposée », ne pourrait-on pas dire qu'il y a justement tout un mouvement de réflexion philosophique depuis vingt-cinq ans (pensons par exemple à *La nouvelle alliance* d'Ilya Prigogine et Isabelle Stengers en 1979) qui va justement en sens inverse?

Le propos du livre conduit à une réflexion programmatique dans le dernier chapitre intitulé « Le retour du romantisme ». L'auteur souligne avec raison que le romantisme était un « mouvement intellectuel, politique et littéraire extraordinairement novateur et important ». Il faudrait repenser notre place dans le monde sur les bases d'un nouveau romantisme, adapté à l'ère cyberProméthéenne. Intéressante perspective, qu'on aurait cependant aimé voir davantage développée ici, car l'idée de deux visions cosmogoniques s'opposant aujourd'hui, l'une relevant de la technocosmogonie et l'autre de la cosmogonie romantique (« la première exprime notre instinct de puissance surhumaine, l'autre, comme un contrepoison, notre conscience humaine fragile et réelle ») reste un peu trop manichéenne, même si l'idée d'un romantisme humaniste qui accompagne et complète l'avancement technoscientifique peut être fort séduisante. Le refus du désenchantement peut s'accompagner, comme le propose l'auteur, d'une réflexion sur la place que l'espèce humaine devrait occuper dans le monde qui nous entoure, mais on peut s'interroger sur la nécessité que l'individu doive se considérer « comme le centre de cet univers aliénant », et de « rétablir, quoi qu'aient pu en dire Galilée et Copernic, notre positionnement dominant au milieu de cet univers ». En jouant le rôle de l'avocat du diable, ne pourrait-on pas dire que cet anthropocentrisme est une autre forme d'instinct de puissance? Et je ne serai sans doute pas le seul à être sceptique devant l'affirmation selon laquelle Galilée est responsable d'une erreur, ayant fait de l'astronomie « une science inhumaine, ou plutôt antihumaniste [qui] dévalorise l'homme et le déresponsabilise ».

CyberProméthée est un livre découpant, passionné, cultivé, souvent partial et parfois partiel, jusqu'à provoquer des agacements. Mais au moment où le discours social est envahi par le fantasme de l'homme artificiel (pour reprendre le titre du dernier livre du journaliste scientifique Michel de Pracontal), ce livre a le mérite de prendre le sujet à bras-le-corps et de permettre à une voix de souligner où il faudrait tracer les frontières. On ne se plaindra pas qu'un livre ait tout ce qu'il faut pour susciter des débats.

JEAN-FRANÇOIS CHASSAY